

Marianne Brun rend l'Ouest lausannois romanesque

Passage du livre

Michel Audétat
Journaliste



En ce temps-là, on écoutait Blondie, le divorce n'était pas encore banal, l'ordinateur innovait avec le Commodore 64 et certains téléviseurs disposaient d'une petite porte munie d'une serrure pour protéger l'accès au poste et contrarier les en-

fants qui, lorsqu'ils s'ennuyaient, regardaient dans le vide en attendant que ça passe. C'était l'été 1982. Seules les émissions d'Alain Morisod semblent encore relier l'époque de «La nature des choses» à la nôtre.

Le deuxième roman de Marianne Brun baigne dans cet autre monde. C'est l'histoire de Gaby, 9 ans et demi, dont la vie familiale n'a pas résisté à l'adultère paternel. Sa mère la jette dans une voiture. Elles quittent Pully pour s'installer chez l'oncle Riton qui habite l'Ouest lausannois, à deux pas des abattoirs, là où «même les oiseaux

étaient moches». Née en France, Marianne Brun connaît bien ce quartier grisouille où elle a vécu avant de filer à Zurich.

On se met pourtant à l'aimer; on serait même tenté d'aller y vivre si l'on était sûr d'y croiser les personnages du roman. La mère de Gaby qui déprime en écoutant Cure, ce qui n'a jamais consolé personne. L'oncle Riton qui trompe son monde. Jonas et Solange, le vieux couple du 4e, auxquels le lecteur s'attache comme Gaby. Sans oublier le Café du Boucher, personnage à part entière.



A lire

«La nature des choses», Marianne Brun, L'Age d'Homme, 273 p.

Avec ses airs de garçon manqué et son maniement de la punchline, Gaby rappelle la Zazie de Queneau. Déchirée entre l'impasse où elle vit désormais et Pully où elle voudrait retourner, elle navigue entre deux loyautés, entre deux âges, entre deux eaux, s'initiant ainsi à ce que l'enfance ne sait concevoir: l'irré-médiable. Neuf fois sur dix, les romans qui adoptent le point de vue d'un enfant sont ratés. Pas celui-ci. Marianne Brun joue à merveille de la fausse candeur. On se laisse porter par un récit prime-sautier, où le malheur devient burlesque et où le burlesque sait être touchant.

Dans son 25^e roman, Amélie Nothomb parvient à réconcilier les contraires

Rentrée Fable conjuguant l'extrême laid et la pure beauté, «Riquet à la houppe» est un opus mineur de la romancière. Mais le charme de l'auteure belge opère encore.

Lucas Vuilleumier

Elle avait déjà livré une réécriture de «Barbe-Bleue». La Belge métronomique, aujourd'hui baronne et membre de l'Académie royale de Belgique, s'attaque cette année à un autre conte de Perrault, moins connu, «Riquet à la houppe», l'histoire d'un enfant au physique ingrat mais à l'esprit noble et élevé. Du pain bénit pour la formule Nothomb.

L'adolescence, seul temps de l'existence où l'on est entièrement témoin de sa mutation, est un thème hautement prisé par la romancière, qui l'a traité dans des fables où elle se masquait à peine (le sublime «Antéchrista»), autant que dans ses romans autobiographiques (la veine de son inspiration qui recèle ses chefs-d'œuvre).

«Une réminiscence d'«Attentat»

La laideur, autre obsession de la romancière dont c'est le 25^e opus, défigurait déjà le personnage d'«Attentat», paru en 1997, dans lequel elle imaginait un monstre de laideur devenir mannequin pour de grandes maisons de couture, en même temps qu'il tombait amoureux d'une comédienne à la beauté fatale.

C'est à ce livre qu'on pense le plus à la lecture de «Riquet à la houppe» qui, comme tous les autres écrits d'Amélie Nothomb, concentre en un petit nombre de pages et

une intrigue ramassée, l'affrontement de deux personnages érigés en pôles contraires, deux contraires à réconcilier grâce à une abolition des normes et de la routine du réel.

Amélie Nothomb convoque alors les destins de Déodat, bambin hideux aux facultés intellectuelles ahurissantes, et de la belle Trémière, bouton de rose pas très réveillé, mais aux charmes incontestables. Avec la dextérité qu'on lui connaît, la romancière noue les existences de ces deux exclus, parsemant son texte, comme à son habitude, de petites sentences parfois justes et parfois plus péremptives («L'art a une tendance naturelle à privilégier l'extraordinaire.»).

La fascination des oiseaux

Déodat et Trémière, qu'Amélie Nothomb met à la marge dès le choix de leurs noms, sont moqués ou martyrisés par un monde d'apparences, où leurs faciès respectifs, repoussant pour l'un et sublime pour l'autre, représentent un délit pour l'ordre apparent. Dans un Paris à peu près actuel (peu de signes extérieurs de modernité chez Nothomb), les personnages de «Riquet à la houppe» vivent très tranquillement selon leur conception de la norme, au grand dam de leurs contempteurs et, parfois, de leurs proches. L'occasion pour l'auteure d'offrir à son Déodat (du latin *Deo datus*, «donné par Dieu») la passion des oiseaux, et de livrer de



Pour la seconde fois, Amélie Nothomb s'attaque à un conte de Perrault. Joel Saget/AFP

L'adolescence, seul temps de l'existence où l'on est entièrement témoin de sa mutation, est un thème hautement prisé par la romancière

bien belles pages sur sa fascination pour le règne aviaire.

Peut-être aussi une façon de nous faire lever la tête, et ainsi détourner notre attention sur ce «Nothomb» un peu mineur, mais pas dénué de charme. La vivacité des dialogues et le style efficace nous immergent facilement dans cette histoire intemporelle.

Le joyau du livre, qui nous restera longtemps en mémoire, c'est l'idée très romanesque de Passerose, grand-mère adorée de Trémière, se couchant nue sous ses bijoux, dans le secret de sa chambre. La gamine, tellement simple d'esprit que ses camarades s'amusaient à l'enfermer dans un cercle tracé à la craie, est saisie par l'évidente beauté de ces pierreries, dont la secrète existence lui est offerte. Tel un cadeau unique. Et cette scène, au même titre que le destin fatal que connaîtront ces bijoux, est pour le lecteur une offrande que peu d'écrivains auraient su rendre aussi précieuse. ●



A lire

«Riquet à la houppe», d'Amélie Nothomb, Albin Michel, 198 p.

Rencontre

L'auteure dédicace son livre chez Payot Lausanne mardi 13 sept. à 17 h. Rencontre et discussion avec le public à 19 h.

Le top 10 livres

Tous rayons confondus
du 29.8 au 3.9

- 1 Les bottes suédoises - Henning Mankell, Seuil
- 2 Riquet à la houppe - Amélie Nothomb, Albin Michel
- 3 L'enfant qui mesurait le monde - Metin Arditi, Grasset
- 4 Ecoutez nos défaites - Laurent Gaudé, Actes Sud
- 5 L'homme qui voyait à travers les visages - Eric-Emmanuel Schmitt, Albin Michel
- 6 Un juif pour l'exemple - Jacques Chessex, Le Livre de Poche
- 7 L'amie prodigieuse - Elena Ferrante, Folio
- 8 Le dragon du Muveran - Marc Voltenuer, Plaisir de Lire
- 9 Dieu n'habite pas La Havane - Yasmina Khadra, Julliard
- 10 Vivre près des tilleuls - L'AJAR, Flammarion

En partenariat avec:

PAYOT
LIBRAIRIE

Biographie L'artiste franco-suisse publie le cinquième tome de son «Manifeste incertain»

Pajak raconte et dessine la vie de Van Gogh

Cycle Pajak cultive depuis 1999, avec la parution de «L'immense solitude», un style singulier qui mêle le texte à l'illustration. Ses dessins d'un noir-blanc très encré sont calmes, classiques, comme muets. Sa plume est dans le même esprit: il raconte, de manière très factuelle, des vies déjà bien connues. Désormais à l'œuvre d'un cycle intitulé «Manifeste incertain», il a publié sous cette enseigne des livres sur Walter Benjamin (pour lequel il a eu le Prix Médicis de l'essai et le Prix suisse de littérature en 2014) comme sur Gobineau. Sans ordre apparent, voici maintenant Van Gogh, dont la vie tourmentée permet de dérouler les paysa-

ges qui l'ont hantée, notamment ceux du Midi bien sûr, qui prennent ici les allures sombres d'un crépuscule de l'âme.

Pajak prend soin de n'oublier aucun épisode de la courte vie du peintre, qui meurt à 37 ans de la balle qu'il s'est tirée dans l'abdomen. Il est déjà entré des deux pieds dans une folie que seul son frère Theo parvient encore à contenir et à supporter.

Auparavant, l'épisode est légendaire, ce sont les mois de création fiévreuse dans la petite maison jaune d'Arles, où le rejoint Gauguin, contrarié par les délires de son camarade.

Pajak ne cherche pas à expliquer Van Gogh, hormis une



A lire

«Manifeste incertain», tome 5. Ed. Noir sur Blanc. 250 p.

courte postface où il dévoile ce qui, chez le peintre, le touche tant: «Ce n'est pas par compassion qu'on s'émeut de son destin: on y devine une exigence existentielle qui serait comme le but caché de chacun, sa part de lumière recouverte par le simulacre des conventions, à commencer par la représentation de soi-même.»

C'est bien l'authenticité rageuse, maladroite et pourtant indomptable qui touche l'auteur comme elle touche les millions d'admirateurs qui ont fait du «pauvre Hollandais», comme l'appelaient Gauguin, l'un des peintres les plus aimés au monde. **J.-J. R.**

Publicité

